



Mots. Les langages du politique

70 | 2002

La politique en chansons

Présentation

Marie-Anne Paveau, Frédérique Tabaki et Maurice Tournier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/9903>

DOI : 10.4000/mots.9903

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2002

Pagination : 3-5

ISBN : 2-84788-016-X

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Marie-Anne Paveau, Frédérique Tabaki et Maurice Tournier, « Présentation », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 70 | 2002, mis en ligne le 07 mai 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/9903> ; DOI : 10.4000/mots.9903

Ce numéro est dédié à la mémoire de Bernard Gardin, notre collègue, professeur de sociolinguistique à l'Université de Rouen, ami fidèle de *Mots*, décédé le 30 juin 2002. Le chercheur qu'il était avait publié en 1987, dans le numéro 14 de notre revue, un bel article, « Comment dire la mort d'un travailleur ? ». À ses étudiants nombreux, à ses camarades, à tous ses proches réunis au Père Lachaise, il a offert encore, comme un ultime sourire, quelques chansons politiques qui témoignent du regard engagé qu'il a toujours gardé dans son travail et dans sa vie :

Salut, salut à vous, braves pioupious du 17^e,
Salut, salut à vous, chacun vous admire et vous aime,
Salut, salut à vous, à votre geste magnifique.
Vous auriez, en tirant sur nous, assassiné la République.

Présentation

Parmi les médias qui ont servi à la diffusion de thèmes, slogans, mots d'ordre, appels au peuple, satires, cérémonies ou célébrations politiques, il en est dont l'importance semble avoir diminué depuis le 19^e siècle : la poésie engagée et surtout la chanson politique, la muse populaire moqueuse ou généreuse. Et pourtant, que de renaissances !...

Ce numéro de Mots s'efforcera de présenter deux époques de ces renaissances.

Après les mazarinades, c'est surtout la grande époque « libérale » (au sens généreux et démocratique du mot) des années 1830-1850 qui a compté dans ce domaine. Couplets et surtout refrains ont pu servir soit d'hymnes communautaires, soit de tracts à colporter, accompagnateurs voire acteurs de gestes politiques, en France mais aussi dans l'espace européen. Entre les étouffoirs napoléoniens et bourbonniens, pendant la Monarchie de Juillet et la République de 48, non seulement la chanson était chantée à haute voix dans la rue, sur les places et ponts de foire, dans les manifestations, à la sortie des usines, autour de chanteurs de rue plus ou moins pourchassés par la police, mais elle avait ses lieux propres, goguettes ou lices chansonniers, « sociétés chantantes », journaux à placards. Plus de la moitié des Français ne savaient pas lire ; leur oreille et leur mémoire n'en étaient que meilleures, d'autant plus que les mélodies reprenaient souvent de vieux airs populaires. H. Hudde montre avec

raison l'importance de la Marseillaise à cet égard et l'intérêt politique de sa féminisation. La contribution de F. Tabaki révèle le rôle social de dynamiseur d'une nouvelle opinion publique que jouèrent en France la poésie romantique engagée et la chanson militante lors des révoltes grecque et polonaise.

La période contemporaine, elle, a vu plusieurs transformations du genre, de ses musiques et de ses rythmes et plus encore de ses voies de diffusion. Radio et télévision ont remplacé la rue et la goguette. La chanson vient nous atteindre individuellement à domicile. Il ne faudrait surtout pas croire que tout impact social de la chanson ait disparu. Au contraire, « chansons engagées », « chansons à texte », satires, rythmes subversifs ou crus tels animent de vastes rassemblements; il existe même encore des chansons interdites d'antenne, preuve qu'on ne cesse de les redouter. S'il est une tradition continue dans la chanson, plus vigoureuse encore que dans les hymnes mobilisateurs qui se prennent au sérieux, c'est bien celle de la pertinence de son impertinence. Dans ce domaine, qu'il s'agisse du swing afro-américain (V. Bonnet) ou du simple « rap » de rue (V. Fayolle et A. Masson-Floch), c'est de l'entraînement du rythme que surgissent et par lui que se transmettent la parole contestante et ses images. L'exemple du chanteur Renaud, analysé par C. Le Bart, et l'entretien avec Zebda de M. Coulomb-Gully (auteure d'une contribution méthodologique dans ce même numéro) montrent que les auteurs sont parfaitement conscients de l'usage qu'ils peuvent faire de leurs chants et de l'audience qu'ils recueillent, pour l'expression d'une révolte personnelle comme au service d'une remotivation politique des jeunes, d'où la chronique sur ces nouveaux venus en politique que sont les mots motivés et motivation (P. Fiala).

Le rapport entre chant et politique est plus complexe que la chanson polémique ou revendicative ne le laisse supposer. Chanter, en se voulant tout à fait déconnecté des problèmes d'époque, surtout lorsque celle-ci est violente, n'est-ce pas faire de la politique en les refoulant? Occuper la scène et l'audition du public par l'évocation de l'intime, de rêves ou de mythes consensuels, de stéréotypes sentimentaux, n'est-ce pas contribuer à une dérivation collective, loin des soucis du temps? Phénomène de complicité, en faveur d'un repli sur soi généralisé, c'est ainsi que Reichel analyse la chanson de l'entre-deux-guerres, qu'il nomme « le temps des illusions ». Il n'y a pas de chanson neutre. En revanche, la musique, que l'on croirait hors conflit, peut faire sens. Au 19^e siècle, l'air préexiste souvent aux paroles et porte donc le passé ou, du moins, ses mythes. Il y a des musiques politiques. La contribution originale de J. Ugarte montre que, si

c'est le latin intangible et sacralisé du Te Deum qui en a fait l'hymne des conservatismes légitimistes, c'est d'abord la musique de L'Internationale qui a compté : ses paroles, elles, réadaptées aux stratégies idéologiques dans toutes les langues, ont pu prêcher le communisme centralisateur après avoir chanté l'anarchisme révolutionnaire, et cet hymne n'a plus aujourd'hui besoin de mots pour que les poings se dressent, fermés. La Marseillaise reste dans l'air du temps, plus jeune que jamais sur des paroles caduques. Ailleurs, le raï est devenu subversif en soi. Les anti-mondialistes commencent par danser. Que porteront les airs et les rythmes de demain ?

M. A. Paveau, F. Tabaki, M. Tournier